

Le cercle des ouvriers disparus Etat des lieux des années 1980

Jean Copans
Université de Picardie

Il est difficile de rédiger un état des lieux lorsque le doute et presque la mauvaise conscience vous saisissent. Depuis trois ans mes réflexions "laborieuses" sont au point mort et je n'ai toujours rien tiré de substantiel de mes diverses enquêtes de terrain depuis dix ans (relativement limitées il est vrai). Mon séjour au Kenya au lieu de m'offrir ce séjour de longue durée que je souhaitais dans un contexte, inédit de surcroît, a eu, on le sait, l'effet inverse : celui de m'éloigner un peu plus des préoccupations des autres membres de l'équipe, du moins depuis 1987, date de mes deux derniers textes conséquents sur les travailleurs africains.

Certes la bifurcation vers le et la politique n'est qu'une résurgence conjoncturelle et l'analyse de l'Etat contemporain africain est utile pour la compréhension des réalités urbaines, industrielles ouvrières. Mais enfin j'en reste encore aux hypothèses et aux problématiques. C'est pourquoi j'attache beaucoup d'intérêt aux réflexions diverses que l'UR5E engage cette année 1991 car outre la possibilité de confronter nos acquis, nos lacunes et de poser les bases d'un véritable comparatisme, elle (cette année 1991) devrait me permettre d'essayer de mettre mes pendules à l'heure. Mais là encore mon nouvel emploi du temps risque de m'en détourner pour une année encore. Il s'agit donc ici en quelque sorte d'une semi-état des lieux qui prendra la forme suivante :

A. Leçons d'une évolution personnelle

1. Rappel des motivations de départ ; validation ou invalidation de celles-ci ;
2. La problématique sur dix ans (1977-1987)
3. La lecture des autres travaux et notamment sur le Sénégal

B. Leçons de l'évolution de l'UR5E

1. De la convergence à la divergence
2. Les bilans de 1986-87
3. Mon présent, notre futur : entre l'éclatement et la sophistication

A. -1- La fin des années 1970 voit l'anthropologie marxiste de plus en plus remise en question, du moins de l'intérieur. Les crises économiques, urbaines et industrielles poussent le secteur informel sur le devant de la scène : les modes de production n'expliquent pas tout ni au plan macro (dépendance) ni au plan micro (domestique). La découverte d'un silence empirique complet dans le domaine francophone, le maintien des fantasmes ouvriéristes au plan inconscient font le reste. Je ne reviendrai pas sur cette découverte et cette exploration (Copans : 1987a).

Il y eut aussi la curiosité d'entrer dans le monde de l'entreprise et des ateliers : cette fascination empirique a joué son rôle dans la mise sur pied de notre équipe, j'en suis sûr. Dans le cas africain notre expérience préalable (dans le nous j'inclus Agier et Lulle ainsi que Morice) nous permet de saisir assez rapidement l'écheveau des ramifications internes et externes de la vie sociale globale des travailleurs. Une certaine familiarité avec le hors-travail ou plutôt le hors-entreprise nous permet de relativiser à la fois le caractère soi-disant fermé et bien entendu nouveau de l'entreprise. Ainsi ma familiarité avec le "dakarais" facilite l'insertion du chercheur et accroît sa confusion théorique : la classe ouvrière existe mais où sont passés les ouvriers ? Le sociologue ou l'anthropologue réagit d'instinct en "conceptualisant" au niveau abstrait : ça produit tout de même des ouvriers, donc de la classe ouvrière. Pourtant l'enquête empirique rencontre des collectifs dans l'entreprise (enfin des collectifs de fait mais qui ne sont peut-être ni en soi ni pour soi !) mais certainement pas hors de l'entreprise. Cette dissolution dans la masse urbaine n'est peut-être pas une dissolution après tout. Mais ici il faudrait comparer avec la vie en cités "ouvrières" lorsque ces dernières existent. A lire R. Jeffries ou R. Grillo on a l'impression qu'il existe des consciences "ouvrières" dans de telles cités ; à lire M. Agier on en est moins sûr. Toujours est-il que l'anthropologue pratique ici un exercice de "grand écart" qu'il ne faut pas réduire à un tour de passe-passe théorique.

L'anthropologie manifeste d'emblée tous ses avantages. Elle permet de tout aborder grâce à ses problématiques à géométrie variable. Cette capacité adaptative (attrape-tout) est-elle un opportunisme aussi bien méthodologique que tactique et technique ? J'entends ici par technique, le face à face de l'entretien et de l'observation participante. Quant à la tactique elle renvoie à la conception du métier d'anthropologue qui travaille autant que possible sur et dans le terrain des rapports sociaux et qui ne se contente pas d'une saisie médiate par le biais de symboliques à plus grande distance sociologique. Je ne sais si c'est le lieu de débattre de cette grande question épistémologique. Un seul fait est certain : grâce à cette perspective, toute parcelle de la réalité, si infime soit-elle, qui concourt à la définition des identités et des cultures ouvrières, peut être repérée et analysée. Les ouvriers ont peut-être

disparus mais nous sommes prêts à parcourir tous les lieux vraisemblables et invraisemblables de sa production et reproduction.

Bref les motivations étaient justifiées : mes enquêtes sont insuffisantes en durée et insuffisamment dépouillées pour pouvoir les valider totalement ou au contraire les invalider en partie. Je reste sur ma faim (les autres aussi très probablement) mais je ne puis faire comme si j'avais toutes les réponses. D'où mes rapports ambigus avec une réflexion théorique qui se source des travaux de l'équipe et de la lecture d'autres chercheurs.

- 2 - La problématique qui fut, et reste provisoirement vues les circonstances décrites précédemment la mienne, tournait autour des "grandes mécaniques" de l'histoire sociale africaine, d'une part, et de la séduction de la sociabilité -- d'une certaine sociabilité maintenant que j'ai vécu plusieurs années à Nairobi ! -- urbaine, d'autre part. L'ultra-théoricisme d'une part, l'empirisme le plus subjectif de l'autre. J'ai déjà souligné à de multiples reprises cet écartèlement entre le micro et le macro : de la vie ouvrière aux logiques internationales de l'économie-monde capitaliste.

Je suis parti de la prolétarianisation. A force de parler de celle-ci j'en étais venu à m'interroger sur la pertinence d'un concept qui recouvrait une si longue période historique et une si grande variation de figures. Hélas, et ici faute de réflexion suffisante (il faudrait repenser les ouvrages mentionnés dans mon introduction aux séances sur la migration) je n'ai pas progressé. Mais la grande question est sûrement la ville (opposée à la campagne, aussi bien de la plantation que de l'entreprise agro-industrielle, et aux diverses formes de cités ouvrières). L'économie urbaine reste la grande inconnue d'autant plus qu'elle est en transformation rapide et les liens entre résidence, travail et configurations culturelles, ethniques restent saisis encore grossièrement par l'anthropologie africaniste. Une parenthèse ici qui explique ma volonté de comparatisme : je suis malheureusement resté l'homme d'un seul terrain. Même mes ambitions comparatistes africanistes n'ont pu être satisfaites bien que ma culture générale se soit étoffée sur ce point.

L'objectif (commun à nous tous) de décrire des consciences et des cultures ouvrières discrètes semble être devenu seconde dans les faits. Faute d'enquête, de traitement des matériaux mais aussi ... d'objet. A lire tous les articles sur le Brésil je finis par me convaincre de la pertinence évidente de la différenciation des évolutions historiques ! Si l'originalité de l'objet disparaît : prolétarianisation totale et permanente, économie urbaine spécifique, existence d'une culture ouvrière, est-ce que l'originalité de la méthode garde sa raison d'être ? A réfléchir sur le texte de R. Cabanes, je pense que oui (voir le texte de R. Cabanes, les commentaires de D. Fassin et de moi-même ainsi que l'article de M. Sélim). L'anthropologie doit rester l'anthropologie sociale : elle ne doit

céder ni au fantasme des symboliques ni à l'illusion de l'individualité. Je crains que la recherche biographique ne retombe dans les fameux-faux-dilemmes de l'anthropologie culturelle américaine de la belle époque : qui produit la culture et qui produit les individus ?

Alors une fois admis que mes articles problématiques-programmatiques restent encore à l'état d'hypothèse (le salariat ; la proto-prolétarisation féminine ; la construction-déconstruction de la classe ouvrière), que mes synthèses en appellent d'autres, donc en un sens que rien n'a encore changé dans mes idées (!) je puis avouer que ce qui semble m'intéresser véritablement maintenant c'est la variation des "figures ouvrières" et les multiples processus socio-productifs qui visent à les désintégrer, à les délégitimer. La victoire de "l'informel" au moment où celui-ci semble disparaître - ou devoir disparaître - de l'horizon scientifique. A l'ouvriérisme des débuts succéderait un anti-ouvriérisme de la déception, non plus idéologique cette fois-ci mais scientifique. Mais déception en creux, en négatif car je n'ai de fait rien démontré et les autres recherches africanistes n'ont pas véritablement suivi mes hypothèses (y compris au Sénégal).

En fait je campe avec mes impressions premières mais l'honnêteté scientifique et morale commande un telle attitude et tant que personne ne me reprendra - ou contredira - et que je n'aurais pas repris mes matériaux, il n'y a qu'à se résoudre au " *Wait and See!* "

- 3 - Je vis donc par procuration et la lecture - jalouse, déçue ? - des travaux des autres s'en ressent. J'avais envie de mener une synthèse pour commencer au niveau de l'informel mais pour moi de Miras, Morice et Lautier ont quelques longueurs d'avance, bien naturellement. Et pourtant j'ai dit ma déception au fond à la lecture du texte de Cl. de Miras ; au-delà de mon admiration pédagogique-épistémologique pour le travail de base mené par son collègue et lui-même. Dans mon intime subjectivité je serai plutôt d'accord avec le commentaire d'A. Morice ... Quant aux recherches biographiques j'ai marqué mes réserves dans mon commentaire du texte de Robert. Pourtant j'ai bien aimé le Cahier n° 11 (1989). Mais à mes yeux Agier et Sélim conservent le ton anthropologique qui me convient et qui à mon avis correspond à notre problématique sinon de départ du moins de mi-parcours (cf. textes de 1986: *Cahiers des Sciences Humaines* et Bilan). Mais n'ayant pas travaillé moi-même sur les biographies je suis mal placé pour donner des conseils méthodologiques ou théoriques (voir mon commentaire de R. Cabanes : "L'insoutenable ambiguïté du récit biographique").

Côté lecture : les travaux d'histoire sociale africaine (essentiellement sud-africaine d'ailleurs avec en prime les travaux de F. Cooper) et européenne ou française (les travaux de Lequin, Noiriel, etc.). Mais l'anthropologie ou la sociologie des travailleurs africains semble marquer le pas. Il semble d'ailleurs que les spécialistes américains aient

changé, malheureusement, de spécialité. Evidemment j'ai beaucoup lu de science et d'économie politique : mais justement au-delà de leur évaluation parfois réaliste de la crise, ces nouveaux travaux "oublie" de se mettre à la place des acteurs africains. Si bien que consciences et cultures de classe (pour ne pas parler d'action et d'organisation) sont bien mal traitées et que l'anti-ouvrierisme (le retour de la chute des communismes) reprend le dessus. Le mouvement social, l'évolution historique deviennent des clichés idéologiques ce qui ne facilite pas la perception du bien fondé de nos recherches thématiques.

Pourtant il y a des acquis à ce niveau : pour l'Europe, G. Noiriel qui relie formation sociale, nationalités (ethnicités) et classes sociales, M. Gribaudi qui à Turin comme à Billancourt recrée le cheminement de la constitution de fractions ouvrières bien identifiables. Même dans le domaine africaniste certaines relectures s'avèrent très salutaires (cf. Lentz et Erlman).

Cependant cet été une surprise, et de taille, lors de ma mission au Sénégal (cf. mes deux rapports) : malgré une déception contenue du côté Sonacos (j'attends encore la grande démonstration anthropologique de Y. Guissé même si le projet comparatiste des huileries de Dakar-Diourbel-Kaolack paraît très prometteur ; pour les non-initiés

- Dakar - métropole /habitat urbain dispersé
- Kaolack - capitale /villages ouvriers régionale
- Diourbel - capitale /cité ouvrière (nouvelle) régionale (mouride)

j'ai découvert de nouveaux travaux étudiants qui poursuivent les intuitions de B. Diouf sur les formes syndicales, associatives et la conjoncture historique. Que le renouvellement provienne modestement du côté où on s'y attendait le moins (l'idéologie, la conscience, l'organisation) ne peut que me donner à la fois plus de courage et plus de déception ... Tout n'est donc pas perdu, même du côté africaniste !

B - 1 - La convergence de départ était probablement formelle. A voir par exemple les interprétations de cette histoire pour la réorganisation de l'UR5E en septembre-octobre 1989 : chacun lisant le passé à sa manière. Malgré ma longue expérience de *Politique Africaine* je ne voyais pas les choses comme Agier et Cabanes (c'est-à-dire le passage nécessaire à une anthropologie politique). Il est normal que les divergences prennent le dessus surtout lorsque les discussions

communes sont si peu courantes. L'ouverture de celles-ci semble alors révéler des idiosyncrasies auxquelles on n'avait pas prêté attention. C'est pourquoi je tiens tant à la réussite de nos opérations de cette année. Mais une fois revues nos ambitions personnelles il faudra réexaminer nos rapports frontaliers : avec les autres équipes, avec les disciplines constituées, avec les autres recherches thématiques (dans nos terrains et ici en Europe et aux USA). Il faudrait contrôler nos évolutions qui se cristallisent autour de deux objets : l'informel, d'une part, et le récit biographique, de l'autre. Mais ce dernier relevant plus de la méthodologie que de la théorie -- pour le moment --, il reste à voir si les macro-objets anthropologiques de départ peuvent réapparaître -- transformés -- à ce stade de nos recherches. Car certaines recherches peuvent prendre comme une indépendance presque complète : l'utilisation du récit biographique bien entendu et la préoccupation culturelle de l'autre (Un collègue que je ne nommerais pas me disait "je ne vois pas le rapport avec les thèmes de votre équipe"). Il n'y a pas de menace d'éclatement, au contraire il nous faudrait améliorer nos relations avec les autres équipes de l'UR et aussi avec celles qui s'intéressent au politique. Mais là aussi des embryons de collaboration sont en train de se mettre en place (colloque de mai à Dakar par exemple). Si les opérations de 1991 réussissent (y compris la préparation d'un recueil de nos textes) il faudra peut-être songer sérieusement à trouver d'autres méthodes de dynamisation de la réflexion.

- 2 - Je reviens aux premiers bilans de 1986. Leur auteur est surtout M. Agier avec un complément de ma part. C'est dire que selon mes souvenirs ces bilans n'en sont pas et sont une formulation plus précise de nos objectifs fondateurs (dans ces bilans qui sont des bilans "avant enquête" j'inclurai le Agier, Copans, Morice également).

A reprendre Agier nous avons conservé la préoccupation pour la "perméabilité du rapport salarial" (Agier, 1987 : 5) et dans une moindre mesure pour la "globalité du monde du travail". Par contre pour les "Groupes, classes et identités sociales" le choix a été définitivement fait en faveur "de la pluralité des discours particuliers" (Idem : 11). Pourtant Agier parle de substances symboliques qui conservent une tonalité anthropologique et macro-sociologique alors que le choix de la plupart des travaux va se faire en faveur d'une tonalité biographique, micro-sociologique. Mais il est vrai que les deux volumes de "Travail et identités dans les villes du Tiers-Monde" comprennent autant d'articles de chercheurs extérieurs à notre UR que de chercheurs y appartenant. Si on se penche alors sur le programme de recherche ... (*Villes et citadins du Tiers-Monde* n°2 : 57-70), le récit biographique n'apparaît guère. Certes le thème est mis en avant : formes de travail et identités sociales mais sans plus (mais encore une fois il faut le concevoir sous l'angle d'une méthode ad-hoc et spécifique et non sous celui d'un objet original). Un second thème est suggéré qui va prendre de l'importance

avec les recherches de Lautier, de Miras, celui des "politiques ouvrières" de l'Etat et de ses fonctionnaires (voir notamment les communications de Lautier et Marques Pereira au colloque du Greitd de décembre 1990). C'est un point par contre encore assez mal traité du côté africaniste et qui reste, en pointillé certes, une de mes préoccupations majeures. Le dernier thème mentionné dans ce texte est celui de l'entreprise. Je crois là encore que nous sommes en train de nous pencher sur cette réalité en tant que telle, qui fut le cadre empirique de la plupart de nos travaux de terrain. On trouvera un état de la réflexion de plusieurs d'entre nous dans le n° du *Journal des Anthropologues* dirigé par M. Sélim et à paraître prochainement (L'anthropologie de l'entreprise).

Il reste en fait un thème tout à fait sous-estimé au départ bien qu'il fut mentionné, ne serait-ce que dans ma contribution au Agier, Copans, Morice et dans mes synthèses personnelles de 1987 : le syndicalisme et l'action ouvrière en tant que forme identitaire. C'est finalement devenu une des spécialités de la partie latino-américaine de notre équipe : ce qui encore une fois en dit long sur les différences d'évolutions historiques et sociales. Là encore je puis être satisfait par l'apparition des recherches sénégalaises, totalement autonomes dans leur genèse par rapport à nos préoccupations et qui renvoient plutôt aux lignes de force des débats idéologiques et politiques sénégalais.

- 3 - Ces dernières remarques confirment le poids de la conjoncture historique et de nos interlocuteurs nationaux dans sa redéfinition de nos objectifs ce qui est une saine réaction (de Miras et les Travaux équatoriens ; le fantasme syndicaliste brésilien, argentin, mexicain ... et son détour incontournable !). Cela dit comment penser les débats à venir de cette année (en ce qui concerne le court terme) ? **Nous avons en gros répondu aux questions que nous nous posions mais pas de la manière que nous avions envisagé.** Il s'agit à d'une évolution probablement normale. Il n'en reste pas moins, en ce qui me concerne, une certaine insatisfaction car quelques unes des questions soulevées auraient peut-être reçu un éclairage différent par rapport aux hypothèses originelles. Ainsi de l'imbrication des milieux sociaux et des contraintes des "marchés du travail" dans la définition des "saliariats" et "non-saliariats". Seul A. Morice dans son état des lieux me semble avoir abordé cette fameuse question et Lautier également mais par l'autre bout, celui des politiques étatiques. Il faudrait en quelque sorte classer et hiérarchiser et nos problématiques et nos recherches et nos objectifs pour retrouver le fil qui mène de la biographie individuelle à l'économie capitaliste mondiale et réciproquement. Jadis l'ethnographie de cette économie mondiale était à l'ordre du jour (cf. J. Nash, 1981) et aujourd'hui les processus moléculaires de fonctionnement de l'appareil d'Etat sont enfin d'actualité (scientifique).

Je n'ai pas une vision nostalgique d'un bel "objet" que nous aurions perdu en cours de route. **Mais seules des macro-perspectives peuvent continuer à donner sens à nos recherches.** La collaboration, la lecture et l'écoute des travaux sur le monde occidental sont une bonne chose (voir par exemple le changement d'intitulé de notre séminaire) mais je trouve plus d'inspiration, personnellement dans les travaux des anthropologues (Althabe et Cie) et des historiens (Lequin, Noiriel, Gribaudi) que dans ceux des sociologues qui me semblent très "idéologiques". Mais il s'agit là d'une appréciation toute personnelle.

Comparatisme international et historique, hiérarchisation des objets et des approches, reformulation systématique des objectifs de départ, telles sont les trois ambitions que nous devons nous donner. Quant à moi il me faut essayer de rattraper le train en marche (l'ouvrier africain ?) et peut-être me contenter, pour le moment, de combler les trous à la lumière des leçons latino-américaines et aussi approfondir les spécificités africaines, secteur domestique (urbain et rural) d'une part, État de l'autre avec un oeil sur la modernité, le remodelage des consciences politiques et syndicales.

Je compte sur l'équipe pour m'éclairer sur ce point.

Le 3.1.1991

P.S. Revu et corrigé à la suite d'une lecture extrêmement attentive de M. Agier qui commente dans son courrier : "Je suis quand même content que malgré l'éloignement, le peu d'échanges épistolaires et les objets qui divergent, on voit se maintenir une vraie connivence ...".

Références

- 1 - Travaux de J. Copans (cf. Bibliographie in *Villes et Citadins du Tiers-Monde* n°3 1989). Rappel pour mémoire :
 - prolétarianisation (1980), *Capital, Travail et Société*
 - Salarariat (1987) *Revue Tiers-Monde*
 - proto-prolétarianisation (1987) *Cahiers des Sciences Humaines*
 - synthèses : - in Agier, Copans, Morice (1987a)
 - : - note (avec Agier), *Villes et Citadins du Tiers-Monde* n° 2
 - : - *Le Mouvement social* (1987)
 - : - *Revue de l'Institut de Sociologie* (1988)
 - : - *Anthropologie et Sociétés* (1986)

Sur la science politique, la crise, etc. voir mon ouvrage *La longue marche de la modernité africaine*, 1990, Karthala.

- 2 - Voir les oeuvres de M. Gribaudi, G. Noiriél, Y. Lequin, J.P. Burdy ; les travaux de F. Cooper, Ch. Van Onselen, B. Bozzoli les articles des historiens sud-africains.
- 3 - Réévaluation (de J. Crisp).
C. Lentz, Vest Erlman, "A working class in formation ? Economic Crisis and Strategies of Survival among Dagara Mine Workers in Ghana", *Cahiers d'Etudes Africaines*, 113, XXIX, 1, 1989, pp. 69-111.
- 4 - Travaux sur le Sénégal
 - Demba Koné : recherches sur le syndicalisme autonome à la Senelec
 - Cahiers n° 12, 1990
 - Alfred N'Diaye, *Les Associations dans l'entreprise industrielle ; le cas des daayira du port autonome de Dakar* (maîtrise 1989)
 - Alfred N'Diaye, *Syndicalisme et ajustement structurel : évolution des rapports Etat-syndicats sous l'effet des mutations économique-politiques au Sénégal* (DEA 1990)
 - *Crise sociale, crise de la jeunesse, mutations et perspectives au Sahel. Le cas du Sénégal*. Enda 1989
 - B. Fall, M. Mbodj, *Forced labour and migration in Senegal*
 - Y. Guissé, Rapport d'enquête à l'usine Seib de Diourbel
 - Y. Guissé, Rapport Général d'activités 1990.
- 5 - - J. Nash, "Ethnographic Aspects of the World Capitalist System", *Annual Review of Anthropology*, vol. 10, 1981, pp. 393-423.
- 6 - Travaux de l'équipe UR5E
 - R. Cabanes, "Le concept de culture ouvrière à travers l'approche biographique (Sao Paulo)", *Les Cahiers (Pratiques sociales et travail en milieu urbain)*, n°14, 1991, pp. 101-117.

- et les commentaires de D. Fassin "Le sujet : un objet sociologique ou philosophique ?" (2 janvier 1991 - 4 p.) et de J. Copans, "L'insoutenable ambiguïté du récit biographique" (1er janvier 1991, 11 p.)
- B. Lautier "L'ajusteur justifié ? Politiques d'ajustement, emploi et dérégulation en Amérique latine", *Revue Tiers-Monde*, XXX, 117, 1989.
- B. Lautier, "Cycles de vie, trajectoires professionnelles et stratégies familiales. Quelques réflexions méthodologiques à partir des travaux latino-américains", *Les Cahiers*, n° 14, pp. 119-142.
- M. Sélim, "Pouvoir et/ou Statut : une ascension sociale maîtrisée (Bangladesh)", *Les Cahiers*, n°11, 1989, pp.55-68.

les cahiers
n° 15 - 1991

RÉTROSPECTIVES ET CHEMINEMENTS

M. AGIER
R. CABANES
C. CASASSUS
J. COPANS
D. FASSIN
A. MORICE
M. SELIM
V. VUDDAMALAY